

## Vidéo

André Caron

---

Number 161, November 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50132ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Caron, A. (1992). Review of [Vidéo]. *Séquences*, (161), 8–9.

morale dominante désapprouve tout écart de conduite. Certaines se sont mariées pour échapper à la critique de leur entourage, mais ont quitté leur mari lorsqu'elles ont décidé d'affirmer leur sexualité. D'autres ont choisi d'assumer leur besoin sexuel dès qu'il s'est manifesté. **Forbidden Love** est un film émouvant, drôle et attachant qui éveille chez le spectateur l'esprit non pas de tolérance, mais de totale acceptation. Aerlyn Weissman et Lynne Femie ont réussi un documentaire où les quelques éléments de fiction apportent une nouvelle dimension.

**Moscow Parade** (Prorva) - Russie/France - Ivan Dykhovichny

L'originalité du film de Dykhovichny réside dans le traitement: un mélange de classicisme issu du cinéma soviétique d'avant la perestroïka et de la nouvelle mise en situation dépourvue de limitations. **Moscow Parade** est un film qui respire la liberté de tourner mais, paradoxalement, on ressent un certain étouffement dans la mise en scène. Et c'est peut-être là une question de choix. Par contre, le traitement de la couleur témoigne d'une véritable recherche formelle. Les héros de cette histoire sont des artistes pour qui la réalité «stalinienne» ne devient évidente que lorsque leur vie se transforme en cauchemar quotidien.

Nous avons également vu **Romper Stomper** de l' Australien Geoffrey Wright. Une bande de Skin Heads de Melbourne s'attaque à de jeunes Asiatiques. À partir de cette fiction, nous assistons à un premier long métrage d'une violence omniprésente, mais loin d'être gratuite.

Nous reviendrons sur **Passion Fish**, le tout dernier film de John Sayles offrant, cette fois-ci, ses services à un cinéma grand public. Mary McDonnell et Alfre Woodard dominent la distribution. **Mac** de John Turturro nous a paru d'un égocentrisme démesuré et d'une longueur exaspérante. **Equinox** est sans aucun doute l'oeuvre la moins maîtrisée d'Alan Rudolph, et **Twist** de Ron Mann est un documentaire dont le seul intérêt est de faire «bouger» le spectateur. C'est déjà quelque chose.

Élie Castiel

## IL S'EN PASSE DES CHOSES DANS LES SALLES DE BAIN DE STANLEY KUBRICK!

— Alex (Malcolm McDowell) chante *Singin' in the Rain* dans son bain pendant que l'écrivain en chaise roulante (Patrick Magee) rage derrière la porte.

— À la fin, Alex s'amuse avec une fille nue dans un bain de mousse entouré de dignitaires.

La nouvelle distribution en salles du chef-d'oeuvre de Stanley Kubrick, **A Clockwork Orange**, offre au cinéophile l'occasion, très rare de nos jours, de redécouvrir un film marquant des années 70. Il fait désormais l'objet d'un culte et qui est depuis longtemps disponible sur vidéo. Rien ne vaut la projection 35 mm dans une salle aussi performante que l'*Impérial* à Montréal, car le film a été conçu pour être apprécié au maximum sur un grand écran, où l'éclat des personnages, la profondeur de champ, les effets d'éclairage et de montage prennent une toute autre signification que lorsqu'ils sont perçus à travers les dimensions très réduites du téléviseur.

Toutefois, la technologie du vidéodisque vient quelque peu remettre en question cette affirmation, puisque l'exceptionnelle qualité de l'image et l'impressionnant rendement sonore, jumelés bien sûr à un moniteur vidéo et à un système de son performants, réussissent pratiquement à restaurer l'intégralité esthétique de l'oeuvre cinématographique, les dimensions de l'écran en moins, évidemment. Quoique le spectateur muni d'un écran vidéo de 130 cm (50 po) et d'un système de reproduction ambiophonique (ou Dolby Surround) ne regrettera plus jamais les multisalles de ce monde.

**A Clockwork Orange** est maintenant disponible sur vidéodisque, de même que la plupart des autres films de Kubrick. Ce nouveau support nous offre le format de l'image originale (appelé «letterbox» à cause des bandes noires que l'on retrouve en haut et en bas de l'écran) et un son digital d'une très grande qualité. Stanley Kubrick en a



Barry Lyndon

lui-même supervisé la reproduction, comme il s'est également occupé des éditions lasers de **2001 — A Space Odyssey** et de **Barry Lyndon**. Pour **Dr. Strangelove**, qui devrait sortir bientôt, Kubrick a lui-même rephotographié chacune des images tirées de sa copie personnelle, puisque les copies existantes de ce film en noir et blanc étaient toutes défectueuses. On reconnaît bien là la minutie maniaque de cet artiste de génie. En prime, il nous offrira en annexe la légendaire séquence burlesque des tartes à la crème que se lancent militaires et politiciens dans la salle de guerre du Pentagone, séquence qui avait été coupée au montage.

Nul besoin de se demander pourquoi Kubrick tourne si peu, il passe son temps à prendre soin de son oeuvre. C'est peut-être pour nous faire patienter que Warner Bros. a redistribué **A Clockwork Orange**, à moins que ce ne soit pour influencer le choix de Kubrick qui, après cinq films avec la Warner, se voit libre de travailler avec la firme qui lui convient. Et les offres ne manquent pas : apprenant que le maître vient de terminer un scénario (dont on ignore tout, comme d'habitude), le chef de la Paramount, Brandon Tartikoff, s'envole sur le champ pour Londres afin d'être le premier à le lire. La lutte est donc engagée entre Paramount et Warner.

Quoiqu'il en soit, le cinéophile impatient devra se contenter pour l'instant de revisiter l'univers du cinéaste, soit une douzaine de films. Il fut longtemps question dans un numéro antérieur (*Séquences*, no 129) des particularités du style de Kubrick. Mais après avoir revu l'intégralité de son oeuvre, une nouvelle approche

s'est imposée à mon esprit, une observation inusitée et parfois troublante : j'ai remarqué combien d'événements étranges et importants se déroulaient dans les salles de bain des films de Kubrick.

Pas tant dans ses premiers films, où le réalisateur débutant se cherchait encore. Je ne peux rien dire de **Fear and Desire**, qui demeure inédit et que Kubrick se refuse de montrer. De toute façon, le film se déroulait à l'extérieur et se concentrait sur une patrouille de quatre soldats. **Killer's Kiss** n'est présentement disponible que sur VHS et la seule salle de bain est celle occupant une partie du minuscule appartement du boxeur : ce dernier se fait la barbe en regardant par la fenêtre une jeune fille qui vit dans le logement d'en face. Aucune scène de toilette mémorable ne vient ponctuer le vol minutieusement préparé par Sterling Hayden dans **The Killing**. Ce drame policier bénéficie cependant d'un somptueux transfert laser dans la collection «Criterion», qui accorde le même soin à son édition de **Paths of Glory**, un fait de guerre se déroulant dans les tranchées françaises en 1916. Les contrastes du noir et blanc n'ont jamais été aussi bien rendus que sur vidéodisque.

L'avantage des vidéodisques est de pouvoir nous offrir plusieurs options supplémentaires : un commentaire audio isolé sur un canal séparé, des pages de textes (scénario, analyse, découpage technique), des photos de tournage, des documents visuels divers (tests, extraits, documentaires, entrevues) et ainsi de suite. En ce sens, le coffret laser de **2001 — A Space Odyssey**, offert par Criterion, est un bijou d'une valeur inestimable. Il contient un nombre

incroyable de documents d'archives sur le film, y compris un entretien avec Arthur C. Clarke réalisé dans une réplique du module lunaire en 1968, un bout de film montrant le décor de la centrifugeuse, une série de photos inédites du tournage, plus de trois cents pages de texte, et même deux animations par ordinateur reproduisant le passage des sondes *Voyager* autour de Jupiter. Ajouter à cela le film lui-même en format *letterbox* et en son ambiophonique, incluant les intermèdes musicaux d'origine, et vous obtenez plus de dix heures de visionnement!

Avec l'édition Criterion de la version restaurée de **Spartacus**, l'amateur y trouvera également de tout : commentaires de Kirk Douglas, Saul Bass (créateur du générique), Bob Harris (responsable de la restauration) et Howard Fast (auteur du roman), entrevues avec Peter Ustinov et Jean Simmons, en plus d'une section documentaire. Mais surtout, on y retrouve intégralement la désormais célèbre scène du bain où un esclave (Tony Curtis) lave le dos d'un général romain (Laurence Olivier) qui en profite pour lui faire des avances en lui parlant de son goût pour les huîtres et les palourdes. Et c'est, bien sûr, dans une baignoire que le sénateur Gracchus (Charles Laughton) s'ouvre les veines, suivant la tradition antique.

Dès **Lolita**, les scènes de bains prendront une signification beaucoup plus troublante et formeront, avec les autres scènes similaires des films suivants, un réseau complexe de renvois thématiques. Ainsi, dans **Lolita**, Humbert Humbert (James Mason) veut éliminer Charlotte (Shelley Winters), la mère de la nymphette. Armé d'un revolver, il s'approche de la porte entrouverte de la salle de bain, la pousse de la main, laissant voir le lavabo, la cuvette et la baignoire, dont le rideau est à demi tiré. Mais Charlotte n'y est pas. Cette scène est filmée de la même façon que dans **The Shining**, lorsque Jack (Jack Nicholson) découvre la femme nue dans la baignoire de la chambre 237, à la différence qu'ici le point de vue de Jack est représenté par un mouvement de caméra. Quelle troublante association que nous suggère Kubrick!

Plus tard, après le suicide de Charlotte (l'accident de voiture), Humbert prend un verre dans sa

baignoire, quand la salle de bain est soudainement envahie par un couple d'amis et par le père du chauffeur de la voiture qui souhaite payer l'enterrement de Charlotte pour éviter une poursuite. Durant toute la scène, le revolver trône sur le coin du lavabo. Que de choses se sont passées dans cette salle de bain. Il est à noter que la compagnie MGM/UA a effectué un superbe transfert digital de l'image et du son, rendant le vidéodisque de **Lolita** indispensable à toute collection sérieuse.

En plus de la scène de la chambre 237, il y a plusieurs moments importants de **The Shining** qui se déroule dans une salle de bain. Le petit Danny (Danny Lloyd) a ses premières visions dans la salle de bain à Denver. Plus tard, lorsque Danny va retrouver son père assis sur le lit, juste avant que Jack lui dise qu'il souhaiterait demeurer à l'hôtel «à jamais, à jamais, à jamais», la chambre de bain occupe l'arrière-plan, avec la petite fenêtre bien illuminée (une sorte de trou blanc), une anticipation troublante des événements à venir. (Il y a une scène semblable dans **Lolita**, après que Humbert a annoncé à l'adolescente que sa mère est morte. **Lolita** (Sue Lyon) vient se blottir dans les bras de son beau-père et lui implore de ne jamais la quitter. «Jamais, jamais je ne te quitterai», promet-il...).

C'est également dans la salle de bain des hommes que le fantôme Grady (Philip Stone) convainc Jack de

«corriger» Wendy. Et à la fin, Wendy et Danny se réfugient dans la petite salle de bain, pendant que Jack défonce la porte à coups de hache. Danny s'échappe par la fenêtre/trou blanc, mais Wendy doit affronter seule la démence de son mari. La version laser du film est acceptable, mais j'attends toujours la version *letterbox* qui ne saurait tarder, puisque Warner Bros. l'a déjà fait pour **A Clockwork Orange** et **Barry Lyndon**. Le transfert de ce dernier titre est un régal pour l'oeil : les couleurs éblouissent et les détails rendent le spectateur muet d'admiration.

L'apparition de la femme dans la baignoire de la chambre 237 demeure un grand moment d'effroi dans l'histoire du cinéma d'horreur. Elle symbolise également le rôle des cuvettes et des baignoires chez Kubrick. Ce dernier les associe souvent à la mort, à la vieillesse ou à l'intention de tuer. Jack voit la femme se décomposer en la regardant dans le miroir. Humbert souhaite tuer Charlotte, puis célèbre sa mort dans la baignoire. Dans **Dr. Strangelove**, le général Jack D. Ripper (Sterling Hayden) se suicide dans les toilettes. Dans **A Clockwork Orange**, Alex signe son arrêt de mort en chantant dans la baignoire la chanson qui le trahit aux yeux de l'écrivain. C'est en faisant sa toilette que Barry Lyndon (Ryan O'Neal) est averti de l'accident de cheval qui va tuer son fils.

Dans **Full Metal Jacket**, c'est

c'est aux toilettes communes semblables à celles où Grady discute avec Jack dans **The Shining**, que le soldat obèse Pyle (Vincent D'Onofrio) tue le sergent Hartman (Lee Ermey) avant de se faire sauter la cervelle.

Mais la scène du 237 renvoie invariablement à **2001 — A Space Odyssey**; pas à l'intermède amusant du docteur Floyd (William Sylvester) lisant les instructions pour savoir comment utiliser la cuvette en apesanteur, mais à la séquence finale où l'astronaute Dave Bowman (Keir Dullea) se voit vieillir avant de devenir le foetus astral (mon interprétation). Bowman se retrouve dans un appartement du XVIII<sup>e</sup> siècle. Passant de la chambre à la salle de bain, il se regarde dans le miroir et constate avec stupeur qu'il a vieilli, à l'instar de Jack qui voyait la vieille femme du 237, en l'observant dans le miroir. Les deux scènes sont des moments magiques, des moments d'éternité où la notion de temps est brièvement abolie, des moments qui plongent le spectateur dans le fantastique pur, un concept en équilibre, à jamais instable.

Toutes ces scènes de salles de bain démontrent la rigueur intellectuelle du cinéaste et la cohérence esthétique de son oeuvre. En dépit du fait qu'il tourne peu et que l'attente entre chaque film se fait de plus en plus longue, rien ne nous empêche de retourner chercher, dans la filmographie de Stanley Kubrick, les aspects cachés et les ramifications insoupçonnées que la vidéo nous permet de découvrir à loisir.

André Caron

#### The Shining



#### FILMOGRAPHIE

- 1953: **Fear and Desire**
- 1955: **Killer's Kiss**
- 1956: **The Killing**
- 1958: **Paths of Glory**
- 1960: **Spartacus**
- 1962: **Lolita**
- 1963: **Dr. Strangelove, Or How I Learned To Stop Worrying And Love The Bomb**
- 1968: **2001 - A Space Odyssey**
- 1971: **A Clockwork Orange**
- 1975: **Barry Lyndon**
- 1980: **The Shining**
- 1987: **Full Metal Jacket**